

TP 150m/2
BIBLIOTHÈQUE
LYON
1000795

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

SALOMON REINACH

—

LES LOUPS DE MILAN

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1914

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



072914

150m/21

TP

LES LOUPS DE MILAN

Vers la fin de l'automne de 401, la nouvelle d'une invasion gothique dans le nord-est de l'Italie répandit partout la terreur, encore accrue par l'interprétation de présages où se complaisait la superstition de ce temps. Claudien, par qui seul nous connaissons le détail des événements, énumère, dans son poème sur la guerre gétique, les signes où l'opinion vulgaire vit à tort l'annonce de grands désastres¹; dans le nombre étaient l'apparition d'une comète vue l'année précédente — les annales chinoises la mentionnent en mars 400 — et plusieurs éclipses de lune, dont les astronomes ont pu fixer les dates au courant de l'été et de l'hiver de 401². « Mais, ajoute-t-il, ce qui terrifia surtout les esprits fut le présage tiré de deux loups tués. Sous les yeux même du prince, alors qu'il exerçait ses chevaux dans la plaine, deux loups attaquèrent avec fureur son cortège. Criblés de traits, ils montrèrent aux yeux un prodige inouï, avertissement merveilleux de l'avenir. De leurs flancs entr'ouverts sortirent deux mains humaines; la main gauche s'agitait dans le ventre d'un des monstres, la droite dans celui de l'autre; ces deux mains, les doigts étendus, étaient encore sanglantes. A qui voulait connaître la vérité, il apparaissait que la bête fauve, messagère de Mars, annonçait que l'ennemi serait tué sous les yeux du prince. Ainsi que des corps éventrés s'échappaient deux mains encore vivantes, la valeur romaine devait se faire jour après le passage des Alpes. Mais la peur, mauvaise interprète des choses, tirait de là des augures funestes : ces membres mu-

1. Claudien, *De Bello Getico*, XXVI, 227 et suiv.

2. 17 décembre 410, 21 juin et 6 décembre 401. Cela a été établi par Seeck en 1884 (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, XXIV, p. 182 sq.; cf. Bury, éd. de Gibbon, t. III, p. 499; Seeck, *Geschichte des Untergangs*, t. V, p. 572).

tilés, cette louve nourrice de Rome, autant de menaces à l'adresse de Rome et de l'Empire! »

Claudien donna lecture de son poème vers l'automne de 402, à Rome, dans la bibliothèque du temple d'Apollon; il était alors au comble de la fortune, favori de Stilicon, poète lauréat, à qui le Sénat avait décerné une statue de bronze dans le forum de Trajan. Il n'avait pas mission de raconter l'histoire des deux années précédentes, mais il s'adressait à un auditoire qui la connaissait pour l'avoir vécue. Les faits qu'il allègue ne sont pas nécessairement vrais, mais ils sont nécessairement de ceux qui ont été crus à son époque. L'histoire singulière des deux loups ne peut donc avoir été inventée par lui, bien qu'il n'en soit pas fait mention par d'autres auteurs. Je pense, d'ailleurs, qu'il y a fait lui-même, dans son poème, une autre allusion. Après avoir, au début du livre I, célébré la renaissance de Rome et lui avoir prédit l'immortalité, il écrit (v. 61):

*Fatales huc usque manus crebrisque notatae
Prodijs abiere minae...*

Artaud¹ a compris *manus* dans le sens de *manus barbarorum* et Héguin de Guerle² a traduit élégamment: « Voici le terme fixé par le destin aux triomphes des barbares, et leurs menaces, annoncées par tant de prodiges, expirent impuissantes. » Mais puisque, un peu plus loin, parmi ces prodiges, Claudien raconte avec circonstance celui des mains tirées du corps des deux loups, il me semble évident que *fatales manus* signifie: « les mains par lesquelles le destin semblait nous menacer. » Les auditeurs de Claudien, à peine remis de leurs terreurs, comprenaient cela plus facilement que les interprètes modernes.

En elle-même, l'histoire des *mains fatales* est non seulement invraisemblable, mais absolument impossible. D'abord, les loups opèrent la nuit et se cachent le jour; ils attaquent très rarement l'homme; ils n'attaqueraient un groupe de cavaliers que s'ils

1. Dans le *Claudien* de la collection Lemaire.

2. Dans le *Claudien* de la collection Panckoucke.

étaient rendus furieux par la faim. Mais ces loups n'étaient pas affamés, puisqu'ils venaient de dévorer deux bras humains — sans les mâcher d'ailleurs, ce qui n'est guère dans les habitudes des loups. L'empereur Honorius était alors à Milan ; la manœuvre de cavalerie dont il s'agit devait s'exécuter aux portes de la ville ; raison de plus pour traiter de fable cette attaque de loups, à la rigueur possible dans les montagnes, inadmissible en plaine (*campis*).

Ceux qui pratiquent la méthode d'Evhémère, consistant à fabriquer de l'histoire fausse avec des légendes, diront que le poète a été mal informé et que l'empereur était allé chasser le loup. Telle a été l'opinion de Tillemont, qui parle d'une chasse¹, alors que Claudien ne dit rien de tel. Mais si Honorius avait tué deux loups à la chasse, Claudien aurait eu mille raisons de citer cet exploit d'un prince, d'ailleurs pusillanime et efféminé. Il faut prendre l'anecdote telle qu'il l'a contée, c'est-à-dire telle qu'elle a circulé et trouvé crédit à Rome ; après avoir reconnu qu'elle est historiquement impossible, il faut se demander pourquoi et par qui elle a été mise en circulation.

La réponse est fournie, ce me semble, par Claudien lui-même.

Un interprète judicieux, dit-il², aurait reconnu sans hésitation que ces loups massacrés présageaient la défaite des Barbares. Ce qu'il dit des mains contenues dans le corps des loups est moins clair, mais il suffit qu'il en veuille tirer aussi un augure favorable. Concluons que ce bruit stupide fut une invention de la Cour de Milan, très désireuse d'opposer un présage de victoire à tous les présages sinistres qui circulaient. Seulement, les inventeurs de ce fait divers édifiant avaient mal calculé ; ils n'avaient pas compté avec l'opposition de Rome, ville alors très hostile à Honorius et où s'étaient même produits, pendant la panique, des troubles graves³. L'opposition — en partie païenne, sans doute — accepta les faits, suivant la méthode fâcheuse

1. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. V, p. 527.

2. *Scrutari si vela velis...* (XXVI, 258).

3. Claudien, XXVI, 50.

des anciens qui n'ont presque jamais su dire : « Ce n'est pas vrai », mais en tira des conséquences opposées à celles des interprètes optimistes et officiels. Un homme, sans doute un Italien, avait été dévoré, mis en morceaux; des loups, nourris par une louve comme le fondateur de Rome, avaient été percés de traits : c'était l'annonce d'un carnage d'Italiens et de la ruine de Rome. Claudien ne dit pas comment ces pessimistes expliquaient les mains tendues, mais il faut peu de perspicacité pour l'entrevoir : c'était, à leurs yeux, un geste de menace dirigé des Alpes contre Rome, non point un geste de Rome contre les Alpes d'où descendaient les Barbares.

Une question importante se pose encore : pourquoi le bulletin venu de Milan a-t-il parlé de *deux* loups ? Claudien, dans son poème, n'en connaît qu'un, qui est Alaric, de même qu'il ne connaît qu'un seul vainqueur, un seul sauveur de Rome, Stilicon ¹. Mais Claudien avait de bonnes raisons pour ne célébrer que Stilicon, son patron, et comme Stilicon avait vaincu Alaric à Pollentia, il avait aussi des raisons pour réduire cette guerre périlleuse à la proportion d'un duel épique. La Cour, au début même de la guerre, devait être plus naïve dans ses inventions. Si le conte fabriqué par elle parle de *deux* loups, c'est que l'Italie, à la fin de 401, n'était pas seulement menacée par Alaric, descendant avec ses Goths par les Alpes Juliennes, la vallée de l'Isonzo et Aquilée : elle l'était par Radagaise qui avec des Goths et d'autres Barbares, la menaçait du côté de la Rhétie (Tyrol et Grisons).

Claudien n'a pas dit un mot de Radagaise et de cette première invasion conduite par lui. Nous n'en saurions rien nous-mêmes, du moins à cette date — car la grande invasion conduite par Radagaise est de 405 — sans deux lignes du chroniqueur Prosper. Sous le consulat de Stilicon et d'Aurélien, écrit-il, les Goths entrèrent en Italie, conduits par Alaric et par Radagaise ² ; cela

1. *Per te namque unum*, etc. (Claudien, XXVI, 36).

2. *Chronica minora*, t. I, p. 464.

est répété, presque textuellement, dans la chronique de Cassiodore¹. Il semble bien que la date soit erronée, car le consulat de Stilicon et d'Aurélien se place en 400, non en 401 ; mais il a pu y avoir des menaces d'invasion, des violations de la frontière italienne par des bandes gothiques dès la fin de l'an 400. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas admettre que Prosper et Cassiodore, mentionnant Radagaise avec Alaric, aient confondu les événements de 401 avec ceux de 405. Cette observation, faite d'abord par Pallmann, a été précisée et développée par MM. Hodgkin en 1892 et Bury en 1897² ; je crois avec eux qu'Alaric et Radagaise avaient partie liée, qu'ils ont attaqué simultanément l'Italie par deux voies différentes et que l'attaque d'Alaric se dessina seulement après celle de Radagaise. Aux arguments que ces historiens ont fait valoir, j'ajoute celui de la légende des deux loups, auquel ils n'ont pas songé ; mais quand il m'est venu à l'esprit, il y a quelques années, j'en ai fait part à M. Bury, qui a bien voulu, dans la réponse qu'il m'a faite, en reconnaître le poids.

Claudien n'a pas dissimulé tout à fait ce qui se passait, vers l'automne de 401, en Rhétie ; mais il s'est arrangé très habilement pour donner, là encore, le beau rôle, le rôle capital à Stilicon. Pour s'en rendre compte, il faut le lire de très près.

Après avoir longuement exposé les terreurs de Rome, le poète fait intervenir Stilicon, qui cherche à raffermir les courages : ³ « Non, dit-il, si par perfidie, ayant trouvé une occasion propice, les Gètes ont envahi l'Italie, *alors que la Rhétie occupe nos forces et que nos cohortes se fatiguent dans une autre guerre*, ce n'est pas une raison pour perdre l'espoir ! » Stilicon est censé parler ainsi à Milan, vers la fin de 401, alors que la cour d'Honorius était déjà prête à chercher refuge en Gaule⁴ :

1. *Chronica minora*, t. II, p. 154.

2. Hodgkin, *Italy and her invaders*, t. I, p. 711, 716, 736 ; Bury, éd. de Gibbon, *Decline and Fall*, t. III, p. 500.

3. Claudien, XXVI, 278.

4. *Ibid.*, XXVI, 315.

« Défendez quelque temps vos murs, ajoute Stilicon ; bientôt je reviendrai, ramenant des troupes d'élite avec moi ¹. »

Ainsi Claudien sait qu'en octobre ou novembre 401 les Romains soutiennent une guerre difficile en Rhétie :

*Nostras dum Rhaetia vires
Occupat atque alio desudant Marte cohortes.*

Contre quels ennemis ? Sous le commandement de quel général ? Claudien n'en dit rien. L'événement prouve que cette guerre défensive fut assez heureuse ; désigner plus clairement l'adversaire et le chef des Romains eût contraint le poète à faire la part d'un autre que Stilicon. Mais suivons le récit du poète. Stilicon lui-même, après avoir décidé Honorius à rester dans Milan, franchit le Larius (lac de Côme) et, malgré les neiges de l'hiver, s'engage dans les montagnes. Il n'est pas seul, car Claudien parle incidemment de beaucoup de ses compagnons morts de froid, engloutis sous la neige ² ; il a des bagages, car il est question de chariots *traînés* par des bœufs qui sont *entraînés* dans des abîmes ³ ; mais le texte montre qu'il s'agit d'une petite troupe, non d'une armée. Stilicon arrive dans la montagneuse Rhétie, près des sources du Rhin et du Danube ; il supporte en héros les rigueurs de ces déserts glacés. On le voit prendre à la hâte quelques aliments, sans descendre de cheval ni quitter ses armes, passer la nuit dans une caverne ou dans une chaumière, la tête appuyée sur son bouclier ⁴. Il faut citer textuellement ce qui suit ⁵ :

*Illa sub horrendis praedura cubilia silvis,
Illi sub nivibus somni, curaque laborque
Pervigil, hanc requiem terris, haec otia rebus
Inesperata dabant : illae tibi, Roma, salutem
Alpinae peperere casae...*

1. Claudien, XXVI, 312.

2. *Ibid.*, XXVI, 342.

3. *Ibid.*, XXVI, 345.

4. *Ibid.*, XXVI, 350-356.

5. *Ibid.*, XXVI, 359-363.

Ce sont ces fatigues affrontées par Stilicon, ces nuits sous les neiges, qui ont rendu le repos au monde ; ces cabanes des Alpes ont préparé le salut de Rome ! — Notez qu'il n'est pas question de faits de guerre, d'ennemis rencontrés ou évités par Stilicon dans ce pays-là ; c'est donc qu'ils en avaient été repoussés par celui que Claudien ne nomme pas, auquel il évite même de faire allusion. Stilicon s'est donné à lui-même une mission politique, qu'il accomplit avec une petite escorte. Quelle est cette mission ? Claudien le laisse deviner : « Déjà, dit-il ¹, les Barbares avaient rompu les traités et, enhardis par la nouvelle de la défaite du Latium, occupaient les forêts de la Vindélicie et les campagnes du Norique. Mais comme des esclaves, à la fausse nouvelle de la mort de leur maître, se livrent à tous les excès et s'humilient tout à coup s'il reparait à leurs yeux, les peuples rebelles furent frappés d'effroi à la vue de Stilicon ». Le général leur adresse un discours où il fait valoir, par des exemples historiques, la force invincible de Rome dans ses revers ². « Par ces conseils, il étouffa une guerre naissante et se procura des ressources pour la guerre en cours : il enrôla comme auxiliaires des Barbares suppliants... A cette nouvelle, nos cohortes arrivent de toutes parts pour se ranger sous les étendards du chef qu'elles aiment, comme un troupeau de taureaux dispersés par l'orage que ramènent les chants et les sifflements du pasteur... On vit accourir la troupe voisine (*vicina manus*), chargée des dépouilles du Vindélicien qui attestait la défense récente de la Rhétie ; puis les légions de Bretagne et de Germanie, etc. ». Je traduis en abrégeant, pour ne marquer que ce qui est essentiel à mon sujet. Il résulte de ce qui précède que des troupes romaines avaient défendu heureusement la Rhétie ; puis qu'un mouvement s'était produit parmi les Barbares à l'annonce d'une défaite romaine, sans doute la victoire remportée par Alaric près d'Aquilée (novembre 401) ³ ;

1. Claudien, XXVI, 363.

2. *Ibid.*, XXVI, 380-399.

3. Seeck, *Gesch. des Untergangs*, t. V, p. 328.

les Romains étaient restés sur la défensive, dispersés par petits postes. Mais ce n'était pas encore une guerre nouvelle : c'en était seulement la menace. Stilicon brave les rigueurs de l'hiver sur les sentiers et dans les cabanes des Alpes pour acheter le concours des Barbares et pour rallier les troupes romaines qui les avaient tenus en respect ; bientôt il reparaitra devant Milan, menacée par Alaric, avec l'armée qu'il a recrutée dans les montagnes et celle qui en avait jusque là défendu l'accès. Il sera rejoint en route par les légions rappelées de Bretagne et de Germanie, qui s'avancent à marches forcées de l'ouest ; la nécessité l'oblige, pour défendre Rome, à dégarnir ainsi toutes les frontières. L'arrivée des légions de Bretagne et de Germanie demandait beaucoup de temps ; au contraire, l'armée de Rhétie était disponible, dans le voisinage immédiat de l'Italie. Stilicon est allé lui-même la chercher et la ramener ; c'est sans doute qu'il ne suffisait pas de donner un ordre à son chef, dont il n'est jamais question. Si ce dernier était mort, Claudien l'aurait dit, car les morts ne portent pas ombrage aux vivants ; s'il n'a rien dit, c'est que le chef, vainqueur en Rhétie d'une invasion qui fut probablement conduite par Radagaise, était un adversaire ou un rival de Stilicon¹. On devine l'embarras du panégyriste, en même temps qu'on admire son adresse : le héros de la Rhétie, ce n'est plus le général qui a repoussé les barbares ; c'est Stilicon qui a manqué périr dans les neiges, qui a dompté, par sa parole hardie, les Barbares prêts à se révolter encore, qui a fait d'eux les soldats de Rome et les a encadrés dans les légions, victorieuses hier, puis un moment démoralisées, que son exemple et l'affection qu'il sait inspirer ramènent au combat pour le salut de l'Empire. Telle est la pénurie des documents à cette époque que

1. J'ai pensé un instant que ce général anonyme était Saul, païen, devenu général sous Théodose (Tillemont, VI, p. 374). Orose l'accuse d'avoir violé la Pâque en engageant la bataille de Pollentia (*ibid.*, p. 531), ce qui pourrait expliquer le silence de Claudien. Mais cette hypothèse, faute d'autre appui, reste fragile et je n'y insiste pas.

l'histoire ne peut se contenter de recueillir le témoignage d'un poète : elle doit même prêter l'oreille à ses réticences.

On reprochait à Stilicon d'être Vandale de naissance ; on lui reprochait d'accorder trop de place, dans les dernières armées de Rome, à l'élément étranger. Claudien sait cela ; il ne le dit pas nettement, car c'eût été se faire l'écho des ennemis de son protecteur ; mais, dans le passage que nous venons de résumer, lorsqu'il a montré Stilicon en Rhétie, recrutant des Barbares, il ajoute : « Lui-même en fixe le nombre, de sorte qu'ils ne fussent ni une charge pour l'Italie ni un objet de crainte pour l'empereur » ;

... *Mensus numerum, qui congruus esset,*
*Nec gravis Italiae, formidandusve regenti*¹.

Quand même nous ignorerions les luttes violentes que se livraient alors dans l'Empire les partisans et les adversaires du recrutement germanique, ces vers de Claudien, pesés et serrés de près, suffiraient à nous avertir que la question de l'armée nationale était posée. Lisant publiquement son poème à Rome, dans une ville populeuse où l'on ne recrutait plus de soldats, mais où beaucoup trouvaient mauvais qu'on en recrutât ailleurs, Claudien défend implicitement son héros d'un reproche qu'il lui a souvent entendu adresser ; il fait même allusion à l'empereur, en le qualifiant discrètement de *regens*, et ces mots sont comme un pressentiment de ce qui devait se passer quelques années plus tard, lorsque Honorius, circonvenu par les nationalistes du temps, fera assassiner le vainqueur d'Alaric et de Radagaise avec tous les soldats germaniques des garnisons d'Italie. J'ai cité cet exemple pour montrer le parti qu'on peut tirer de Claudien lorsqu'on envisage en lui non seulement le poète et le narrateur, mais le politique, qui, dans ses compositions officielles, ne parle et ne se tait qu'à bon escient.

1. Claudien, XXVI, 402.

On sait que Claudien s'interdit rigoureusement, dans ses grands poèmes, toute allusion au christianisme, qui était pourtant la religion de la Cour et celle de Stilicon. Alors qu'Orose et saint Augustin déclarent qu'il fut païen, la critique moderne incline à croire qu'il était du moins chrétien de nom, sans quoi la faveur dont il a joui, pendant quelques années, sous un prince aussi fanatique qu'Honorius, persécuteur des païens et destructeur de temples, serait véritablement une énigme. Mais le christianisme de Claudien ne le gêne pas; élève et imitateur des poètes païens, il leur emprunte, quand il versifie, non seulement leur mythologie, mais leur religion, et ne marque le respect qu'il a (ou feint d'avoir) pour le christianisme qu'en s'abstenant de toucher à ses affaires. De là, dans le passage que nous avons discuté au début de ce mémoire, sur les terreurs de l'Italie à l'approche des Goths, une lacune qui paraît singulière. On a recours aux livres sibyllins, on consulte les astrologues et les augures; mais quelle était, dans ces circonstances, l'attitude des chrétiens? Nous ne le saurions pas sans une épigramme de Claudien, suspectée à tort par quelques anciens éditeurs, qui est adressée à un nommé Jacob, maître de la cavalerie, dont le nom ne paraît pas ailleurs¹. On peut assurer qu'elle a été composée vers la fin de 401, à l'époque même dont le *De Bello Getico* décrit le désarroi, car il y est question des incursions des Barbares dans les Alpes et du Danube franchi par leurs hordes; Claudien se moque de ceux qui, dans ces périls, comptent sur l'intervention des saints. Il est probable que Jacob était un fanatique qui, lors des honneurs publics décernés à Claudien en 400, en récompense de ses poèmes sur le consulat de Stilicon et la guerre de Gildon, avait blâmé l'auteur de son continuel recours au paganisme et aux divinités de la fable. « Par les cendres de Paul, par le sanctuaire du vénérable Pierre, général Jacob, ne déchire pas mes vers! Puisse ainsi Thomas, en guise de bouclier, soutenir ta poitrine et Barthélemy

1. Claudien, *Epigr.*, LXXVII.

t'accompagner à la guerre ! Qu'ainsi la protection des saints défende les Alpes contre les Barbares ; ainsi puisse la sainte Suzanne te prêter sa force ! Qu'ainsi tout ennemi féroce qui aura franchi l'Ister glacé soit noyé, comme les chevaux rapides de Pharaon ! Qu'ainsi la romphée vengeresse frappe les hordes gétiques et que la favorable Thécla protège les troupes romaines ! Qu'ainsi un convive ivre-mort te donne la joie d'un triomphe et que les tonneaux éventrés apaisent ta soif ! Qu'ainsi ta main droite ne soit jamais souillée du sang des ennemis ! Général Jacob, ne déchire pas mes vers » !

Au reproche d'ivrognerie s'ajoute celui de couardise, mais il y a peut-être aussi dans le vers : *Sic nunquam hostili maculetur sanguine dextra* une allusion au scrupule qu'éprouvaient les chrétiens rigides de verser du sang, même à la guerre. Il avait fallu, en 314, après la victoire de Constantin, que l'Église, au concile d'Arles, menaçât d'excommunication les chrétiens qui déserteraient en temps de paix¹. La réconciliation de l'Église avec l'armée, qui s'accomplit au iv^e siècle, soulevait des difficultés d'ordre religieux ; on sait que Celse, dans son ouvrage contre les chrétiens, les accusait de refuser le service et montrait que si leur conduite à cet égard était prise pour modèle, l'Empire serait bientôt livré aux Barbares². L'Église victorieuse sortit d'embarras en limitant la défense de verser le sang aux prêtres et aux moines³ ; les laïcs furent non seulement autorisés, mais exhortés à servir. Jacob n'eût pas été *magister equitum* s'il avait refusé de tirer l'épée ; mais Claudien semble bien insinuer qu'il ne tenait pas en faire usage et préférerait recourir à l'intercession des saints.

Le choix des saints nommés par le poète est significatif. Laissons Pierre et Paul, saints œcuméniques, vénérés à Rome autant et plus qu'ailleurs ; mais saint Thomas, apôtre des Indes, a joui d'un culte particulier à Edesse, où son corps fut déposé dans

1. Harnack, *Militia Christi*, p. 87.

2. Origène, *Contre Celse*, VIII, 68, 73.

3. Harnack, *op. laud.*, p. 92.

la grande église en 394 ; saint Barthélemy, apôtre, passait pour avoir évangélisé, entre autres pays, la Mésopotamie et la Perse¹. Suzanne était une juive de Babylone, connue par le livre apocryphe de Daniel, souvent figurée sur les plus anciens sarcophages chrétiens de Rome et d'Arles ; Thécla est la compagne de saint Paul, qui fut ensevelie à Séleucie². Tous ces noms nous reportent vers l'Orient, où celui de Jacob est aussi plus fréquent qu'ailleurs. Mais l'invocation à saint Thomas, qui ouvre la série, est particulièrement curieuse à cause d'un rapprochement qu'elle suggère avec un discours (faussement attribué à saint Jean Chrysostôme), prononcé à Edesse en Mésopotamie, où était enseveli saint Thomas, le jour de la fête de ce saint, 21 décembre 401, au moment même de la grande panique qui se produisit en Italie.

Je cite quelques lignes de Tillemont : « On prie saint Thomas de délivrer l'Occident du voleur barbare et arien, comme il venait de délivrer la Thrace d'un tyran de la même secte³, c'est-à-dire de Gainas, dont la tête avait été apportée à Constantinople, le 3 janvier 401. Tout le peuple, hommes et femmes, jeunes et vieux, les vierges et les plus petits enfants, se prosternaient sur le tombeau du saint apôtre pour lui demander cette grâce et obtenir que l'empereur Honoré pût remporter la victoire »⁴. On conçoit que les Asiatiques au service de l'empereur d'Occident n'aient pas tardé à connaître l'invocation solennelle

1. « L'évangile grec de Barthélemy a vu le jour, vers le 11^e siècle, dans quelque secte chrétienne en marge de l'Eglise d'Alexandrie. » (Wilmart et Tisserant, *Revue biblique*, 1913, p. 358). On sait que Claudien était natif d'Alexandrie.

2. Suzanne et Thécla sont mentionnées ensemble comme des exemples de la protection divine dans le récit du martyre de saint Eutrope (Delahaye, *Saints Militaires*, p. 211 : ὁ τὴν δούλην σου Σωσάνναν ἐκ θανάτου ἐλευθέρωσας, τὴν δὲ Θεκλᾶν ἐκ πυρός).

3. Ὡς τὴν Θράκην ἠλευθέρωσας, ἐλευθέρωσον καὶ τὴν Δύσιν.

4. Tillemont, t. V, p. 529. (Chrysostôme, t. VI, hom. 32, p. 272, 274 ; éd. Migne, t. LIX, p. 498). Chrysostôme lui-même dit ailleurs que Thomas, jadis le plus incrédule des apôtres, est devenu dans la suite le plus courageux, ayant osé s'aventurer au milieu de peuples cruels qui en voulaient à ses jours (éd. Migne, t. LIX, p. 344). Barthélemy, comme Thomas, avait porté l'Evangile au loin et au péril de sa vie.

adressée, pour le salut de l'Empire d'Orient et au nom de tout le peuple d'Édesse, à saint Thomas; le même saint avait sans doute été invoqué plus tôt dans la guerre de Thrace, qui menaçait l'autre moitié de l'Empire. Quoi qu'il en soit, l'épigramme de Claudien, datée de 401-402 par ce qu'il dit de l'invasion gothique, mentionne le secours divin attendu de saint Thomas au moment même où le clergé catholique de Mésopotamie appelait cette intervention en faveur des Romains menacés par le bandit arien Alarie. Il y a là mieux qu'une coïncidence. J'y vois d'abord la preuve de l'authenticité de l'épigramme de Claudien; une fois ce petit morceau reconnu authentique, il fournit un complément d'un grand intérêt à ce que nous savons de l'état de l'opinion au moment de la guerre contre les Goths. Païens et chrétiens comptaient surtout sur le ciel; des deux côtés, la foi et la superstition servaient de prétexte à l'indolence; Stilicon fut du petit nombre de ceux qui cherchèrent le salut commun dans l'action et Claudien a pu dire de lui sans mentir à l'histoire :

*Solus erat Stilico qui desperantibus augur
Sponderet meliora manu, dubiaequè salutis
Dux idem vatesque fuit...¹*

1. Claudien, XXVI, 267.



MONUMENTS PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

Publiés sous la direction de MM. Georges PERROT et Robert de LASTEYRIE, membres de l'Institut.

Secrétaire de la Rédaction : M. Paul JAMOT

Publication d'art, en format in-4^o, éditée avec luxe, richement illustrée de clichés dans le texte et de nombreuses planches en héliogravure et héliochromie

Abonnement par volume : Paris, 40 fr. ; Départements, 43 fr. ; Etranger, 44 fr.

La collection complète des tomes I à XXI. Net. 750 fr.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ

Première série : Antiquités assyriennes. Tomes I et II, in-folio nombr. héliogr.

Seconde série publiée par A. de RIDDER. Tomes III à VIII.

Les Bronzes, les Marbres, les Vases peints, les Ivoires, Antiquités chypriotes, les Terres cuites et les Verres, Bijoux, Monnaies et Pierres gravées. Tables.

L'ouvrage complet 200 fr.

LES BRONZES ANTIQUES DU LOUVRE

par A. DE RIDDER.

2 volumes in-4 accompagnés de 120 planches. 60 fr. »

CATALOGUE DES VASES PEINTS DE LA BIBLIOTHÈQUE

NATIONALE. Par A. DE RIDDER.

2 parties en un volume in-4, richement illustré. 50 fr. »

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE

Par E. ENLART.

2 volumes in-8, 421 fig. et 34 planches 30 fr. »

DICTIONNAIRE DES BIJOUX DE L'AFRIQUE DU NORD

Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine. Par Paul Eudel.

In-8, nombreuses figures 10 fr. »

L'ART RELIGIEUX AU CAUCASE

Par J. MOURIER.

Un volume in-18 3 fr. 50

L'ARCHÉOLOGIE AU CAUCASE

Un volume in-18 2 fr. 50

ESQUISSES ARCHÉOLOGIQUES

Par SALOMON REINACH, de l'Institut.

Un volume in-8, figures et 8 planches 10 fr. »

LE TRÉSOR DE BOSCO REALE

Description de toutes les pièces, par HÉRON DE VILLEFOSSÉ, de l'Institut.

Un volume in-4 (Monuments Piot), figures et planches 40 fr. »

PRÉCIS DE L'ART ARABE

et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des arts de l'Orient musulman, par J. BOURGOIN.

Un volume in-4, illustré de 300 planches en noir et en couleur . . . 150 fr. »

L'ART COPTE

Ecole d'Alexandrie, architecture monastique, sculpture, peinture, art somptuaire, par A. GAYET. Gr. in-8, illustré 20 fr. »

L'ART GRÉCO-BOUDDHIQUE DU GANDHARA

Etudes sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient, par A. FOUCHER.

Tome I. Introduction. Les édifices. Les bas-reliefs. Gr. in-8, richement illustré. 20 fr. »

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE DE L'ESPAGNE PRIMITIVE

Par PIERRE PARIS.

2 volumes gr. in-8, richement illustrés. 32 fr. »



ERNEST LEROUX, Éditeur, 28, rue Bonaparte, PARIS.

MONUMENTS DE L'ART BYZANTIN

Publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique

TOME PREMIER.

LE MONASTÈRE DE DAPHNI. Histoire, architecture, mosaïques, par **Gabriel MILLET**, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études. In-4, 19 planches et 75 gravures. 25 fr. »

TOME SECOND.

MONUMENTS BYZANTINS DE MISTRA. Matériaux pour l'histoire de l'architecture et de la peinture aux XIV^e et XV^e siècles, recueillis et publiés par **Gabriel MILLET** avec le concours de Henri Eustache, architecte, Sophie Millet, J. Ronsin, P. Roumpos, artistes peintres. Album de 152 planches. In-4, en un carton 60 fr. »

TOME TROISIÈME.

LES ÉGLISES DE CONSTANTINOPLE, par **J. EBERSOLT**, docteur ès lettres et **A. THIERS**, architecte, prix du Salon. Texte et Planches. Un volume in-4 illustré et un album de 58 planches, en un carton . 100 fr. »

LES ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE

Par **KONDAKOFF**, le comte **J. TOLSTOI** et **Salomon REINACH**.

Traduit du russe. Un volume in-4, richement illustré 25 fr. »

LES STATUES FUNÉRAIRES DANS L'ART GREC

Par **M. COLLIGNON**, de l'Institut.

Un volume in-4, richement illustré 30 fr. »

UNE NÉCROPOLE ROYALE A SIDON

Par **HAMDY BEY** et **Th. REINACH**, de l'Institut.

Un volume in-folio, avec planches en héliogravure et héliochromie. 200 fr. »

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES EN SUÈDE

et dans les autres pays scandinaves, par **O. MONTELIUS**.

Traduit par **Salomon REINACH**, de l'Institut.

Un volume in-8, illustré de 427 figures, avec 20 pl. et une carte. . 10 fr. »

Angers, imp. A. Ernsts et C^{ie}, 4, rue Garnier.